

## VI

### VIAZMA

LE 28 octobre nous revîmes Mojaïsk. Cette ville était encore remplie de blessés ; les uns furent emportés, les autres réunis et abandonnés, comme à Moscou, à la générosité des Russes. Napoléon dépassa cette ville de quelques werstes, et l'hiver commença. Ainsi, après un combat terrible et dix jours de marches et de contremarches, l'armée, qui n'avait emporté de Moscou que quinze rations de farine par homme, n'était avancée dans sa retraite que de trois journées. Elle manquait de vivres, et l'hiver l'avait atteinte !

Déjà quelques hommes succombaient. Dès les premiers jours de la retraite, le 26 octobre, on avait brûlé des voitures de vivres que les chevaux ne pouvaient plus traîner. L'ordre de tout incendier derrière soi vint alors ; on obéit en faisant sauter dans les maisons des caissons de poudres dont les attelages étaient épuisés. Mais enfin, l'ennemi ne

ne reparaissant pas encore, nous semblions ne recommencer qu'un pénible voyage ; et Napoléon, en revoyant cette route connue, se rassurait, quand vers le soir, un chasseur russe prisonnier lui fut envoyé par Davout.

D'abord il le questionna négligemment ; mais le hasard voulut que ce Moscovite eût quelque idée des routes, des noms et des distances : il répondit « que toute l'armée russe marchait par Medyn sur « Viazma ». Alors l'Empereur devint attentif. Kutusof voulait-il le prévenir là comme à Malo-Iaroslavetz, lui couper sa retraite sur Smolensk comme sur Kalougha, l'enfermer dans ce désert, sans vivres, sans abri, et au milieu d'une insurrection générale ? Cependant son premier mouvement le porta à mépriser cet avis ; car soit fierté, soit expérience, il s'était accoutumé à ne pas supposer à ses adversaires l'habileté qu'il aurait eue à leur place.

Ici pourtant il eut un autre motif. Sa sécurité n'était qu'affectée ; car il était évident que l'armée russe prenait la route de Medyn, celle-là même que Davout, avait conseillée pour l'armée française ; et Davout, par amour-propre, ou par inadvertance, n'avait pas confié à sa dépêche seule cette alarmante nouvelle. Napoléon en craignit l'effet sur les siens ; c'est pourquoi il parut la repousser avec mépris ; mais, en même temps, il ordonna que le lendemain sa garde marchât en toute hâte, et tant que durerait le jour, jusqu'à Gjatz. Il voulait

y donner un séjour et des vivres à cette troupe d'élite, s'assurer de plus près de la marche de Kutusof, et le prévenir sur ce point.

Mais le temps n'avait point été appelé à son conseil ; il parut s'en venger. L'hiver était si près de nous, qu'il n'avait fallu qu'un coup de vent de quelques minutes pour l'amener âpre, mordant, dominateur ! On sentit aussitôt qu'en ce pays il était indigène, et nous étrangers. Tout changea : les chemins, les figures, les courages ; l'armée devint morne, la marche pénible ; la consternation commença.

A quelques lieues de Mojaïsk, il fallut traverser la Kolougha. Ce n'était qu'un gros ruisseau ; deux arbres, autant de chevalets, et quelques planches suffisaient pour en assurer le passage ; mais le désordre était tel, et l'incurie si grande, que l'Empereur y fut arrêté. On y noya plusieurs canons qu'on voulut faire passer à gué. Il semblait que chaque corps d'armée marchât pour son compte, qu'il n'y eût point d'état-major, point d'ordre général, point de nœud commun, rien qui liât tous ces corps ensemble. Et en effet, l'élévation de chacun de leurs chefs les rendait trop indépendants les uns des autres. L'Empereur lui-même s'était tant grandi qu'il se trouvait à une distance démesurée des détails de son armée ; et Berthier, placé comme intermédiaire entre lui et des chefs, tous rois, princes ou maréchaux, était obligé à trop de ménagements. Il était d'ailleurs insuffisant à cette position.

L'Empereur, arrêté par ce faible obstacle d'un pont rompu, se contenta de faire un geste de mécontentement et de mépris, à quoi Berthier ne répondit que par un air de résignation. Cet ordre de détail ne lui avait pas été dicté par l'Empereur, il ne se croyait donc pas coupable car Berthier n'était plus qu'un écho fidèle, qu'un miroir, et rien de plus. Toujours prêt, clair et net, la nuit comme le jour, il réfléchissait, il répétait l'Empereur, mais n'ajoutait rien, et ce que Napoléon oubliait était oublié sans ressource.

Après la Kologha on marchait absorbé, quand plusieurs de nous, levant les yeux, jetèrent un cri de saisissement ! Soudain chacun regarda autour de soi : on vit une terre toute piétinée, nue, dévastée, tous les arbres coupés à quelques pieds du sol, et plus loin des mamelons écrêtés ; le plus élevé paraissait le plus difforme. Il semblait que ce fût un volcan éteint et détruit. Tout autour, la terre était couverte de débris de casques et de cuirasses, de tambours brisés, de tronçons d'armes, de lambeaux d'uniforme, et d'étendards tachés de sang.

Sur ce sol désolé gisaient trente milliers de cadavres à demi dévorés. Quelques squelettes restés sur l'éboulement de l'une de ces collines, dominaient tout. Il semblait que la mort eût établi là son empire : c'était cette terrible redoute, conquête et tombeau de Caulaincourt. Alors le cri : « *C'est le champ de la grande bataille !* » forma un long et triste murmure. L'Empereur passa vite. Personne

ne s'arrêta : le froid, la faim, et l'ennemi pressaient ; seulement on détournait la tête en marchant, pour jeter un triste et dernier regard sur ce vaste tombeau de tant de compagnons d'armes sacrifiés inutilement, et qu'il fallait abandonner !

C'était là que nous avons tracé avec le fer et le sang l'une des plus grandes pages de notre histoire ! Quelques débris le disaient encore, et bientôt ils allaient être effacés. Un jour le voyageur passerait avec indifférence sur ce champ semblable à tous les autres ; cependant, quand il apprendra que ce fut celui de la grande bataille, il reviendra sur ses pas, il le fixera longtemps de ses regards curieux, il en gravera les moindres accidents dans sa mémoire avide, et sans doute qu'alors il s'écriera :

« Quels hommes ! Quel chef ! Quelle destinée ! Ce  
 « sont ceux qui, treize ans plus tôt dans le Midi, sont  
 « venus tenter l'Orient par l'Égypte, et se briser  
 « contre ses portes ! Depuis, ils ont conquis l'Eu-  
 « rope ! et les voilà qui reviennent, par le Nord,  
 « se présenter de nouveau devant cette Asie, pour  
 « s'y briser encore ! Qui donc les a poussés dans  
 « cette vie errante et aventureuse ? Ce n'étaient  
 « point des barbares cherchant de meilleurs cli-  
 « mats, des habitations plus commodes, des spec-  
 « tacles plus enivrants, de plus grandes richesses ;  
 « au contraire, ils possédaient tous ces biens, ils  
 « jouissaient de tant de délices, et ils les ont aban-  
 « donnés pour vivre sans abri, sans pain, pour  
 « tomber chaque jour et successivement, ou morts,

« ou mutilés ! Quelle nécessité les a poussés ? Et  
« quoi donc, si ce n'est la confiance dans un chef  
« jusque-là infaillible ! l'ambition d'achever un  
« grand ouvrage glorieusement commencé ! l'eni-  
« vrement de la victoire, et surtout cette insatiable  
« passion de la gloire, cet instinct puissant, qui  
« pousse l'homme à la mort pour chercher l'im-  
« mortalité ! »

Cependant l'armée s'écoulait dans un grave et silencieux recueillement devant ce champ funeste, lorsqu'une des victimes de cette sanglante journée y fut, dit-on, aperçue vivante encore, et perçant l'air de ses gémissements. On y courut : c'était un soldat français. Ses deux jambes avaient été brisées dans le combat ; il était tombé parmi les morts ; il y fut oublié. Le corps d'un cheval éventré par un obus, fut d'abord son abri ; ensuite, pendant cinquante jours, l'eau bourbeuse d'un ravin, où il avait roulé, et la chair putréfiée des morts servirent d'appareil à ses blessures et de soutien à son être mourant. Ceux qui disent l'avoir découvert affirment qu'ils l'ont sauvé.

Plus loin on revit la grande abbaye où l'hôpital de Kolotskoï spectacle plus affreux encore que celui du champ de bataille. A Borodino c'était la mort, mais aussi le repos ; là du moins le combat était fini ; à Kolotskoï, il durait encore : la mort y semblait poursuivre ces victimes échappées au combat ; elle pénétrait en eux par tous leurs sens à la fois. Pour la repousser tout manquait excepté des or-

dres inexécutables dans ces déserts, et qui d'ailleurs, donnés de trop haut et de trop loin, passaient par trop de mains pour être exécutés.

Toutefois, malgré la faim, le froid, et le dénûment le plus complet, le dévouement de quelques chirurgiens et un reste d'espoir soutenaient encore un grand nombre de blessés dans ce séjour fétide. Mais quand ils virent que l'armée repassait, qu'ils allaient être abandonnés, qu'il n'y avait plus d'espoir, les moins faibles se traînèrent sur le seuil de la porte ; ils bordèrent le chemin, et nous tendirent leurs mains suppliantes

L'Empereur venait d'ordonner que chaque voiture quelle qu'elle fût, reçût un de ces malheureux. et que les plus faibles fussent, comme à Moscou, laissés sous la protection de ceux des officiers russes prisonniers et blessés que nos soins avaient rétablis. Il s'arrêta pour faire exécuter cet ordre, et ce fut au feu de ses caissons abandonnés que lui et la plupart des siens se ranimèrent. Depuis le matin, une multitude d'explosions avertissaient des nombreux sacrifices de cette espèce que déjà l'on était obligé de faire.

Pendant cette halte on vit une action atroce. Plusieurs blessés venaient d'être placés sur des charrettes de vivandiers. Ces misérables, dont le butin de Moscou surchargeait les voitures, ne reçurent qu'en murmurant ce nouveau poids ; on les contraignit à l'accepter ; ils se turent. Mais à peine furent-ils en marche, qu'ils se ralentirent ; ils se laissèrent

dépasser par leur colonne ; alors profitant d'un instant de solitude, ils jetèrent dans ces fossés tous ces infortunés confiés à leurs soins. Un seul survécut assez pour être recueilli par les premières voitures qui passèrent ; c'était un général. On sut par lui ce crime. Un frémissement d'horreur se propagea dans la colonne ; il parvint jusqu'à l'Empereur, car les souffrances n'étaient pas encore assez vives et assez universelles pour éteindre la pitié, et concentrer en soi toutes les affections.

Le soir de cette longue journée, la colonne impériale approcha de Gjatzen, surprise de trouver sur son passage des Russes tués tout nouvellement. On remarquait que chacun d'eux avait la tête brisée de la même manière, et que sa cervelle sanglante était répandue près de lui. On savait que deux mille prisonniers Russes marchaient devant, et que c'étaient des Espagnols, des Portugais, et des Polonais qui les conduisaient. Chacun, suivant son caractère, s'indignait, approuvait, ou restait indifférent. Autour de l'Empereur, ces différentes impressions restaient muettes. Caulaincourt éclata, il s'écria : « Que c'était une atroce cruauté ! Voilà  
« donc la civilisation que nous apportions à la  
« Russie ! Quel serait sur l'ennemi l'effet de cette  
« barbarie ? Ne lui laissons-nous pas nos blessés,  
« une foule de prisonniers ? Lui manquerait-il de  
« quoi exercer d'horribles représailles ? »

Napoléon garda un sombre silence, mais le lendemain ces meurtres avaient cessé. On se con-

tenta de laisser ces malheureux mourir de faim dans les enceintes où, pendant la nuit, on les parquait comme des bêtes. C'était sans doute encore une barbarie ; mais que pouvait-on faire ? Les échanger ? L'ennemi s'y refusait. Les relâcher ? Ils auraient été publier le dénûment général, et bientôt, réunis à d'autres, ils seraient revenus s'acharner sur nos pas. Dans cette guerre à mort, leur donner la vie c'eût été se sacrifier soi-même. On fut cruel par nécessité. Le mal venait de s'être jeté dans une si terrible alternative !

Au reste, dans leur marche vers l'intérieur de la Russie, nos soldats prisonniers ne furent pas traités plus humainement, et là pourtant l'impérieuse nécessité n'était point une excuse.

Enfin on atteignit Gjatz avec la nuit ; mais cette première journée d'hiver avait été cruellement remplie : l'aspect du champ de bataille, de ces deux hôpitaux abandonnés, cette multitude de caissons livrés aux flammes, ces Russes fusillés, l'excessive longueur de la route, les premières atteintes de l'hiver, tout la rendit funeste ; la retraite devenait fuite ; et c'était un spectacle bien nouveau que Napoléon contraint de céder et de fuir !

Plusieurs de nos alliés en jouissaient avec cette secrète satisfaction qu'ont les inférieurs de voir leurs chefs enfin dominés et forcés de plier à leur tour. Ils se laissaient aller à cette triste envie qu'inspire un bonheur extraordinaire, dont il est rare qu'on n'ait pas abusé, et qui choque l'égalité, premier be-

soin des hommes. Mais cette maligne joie s'éteignit bientôt, et se perdit dans un malheur universel !

La fierté souffrante de Napoléon supposa ces pensées. On s'en aperçut dans une halte de ce jour : là, sur les sillons roidis d'un champ gelé et parsemé de débris russes et français, il voulut, par la puissance de ses paroles, se décharger du poids de l'insupportable responsabilité de tant de malheurs. Cette guerre, qu'en effet il avait redoutée, il en voua l'auteur à l'horreur du monde entier. Ce fut \*\*\* qu'il en accusa : « C'était ce ministre russe, vendu « aux Anglais, qui l'avait fomentée ! Le perfide y « avait entraîné Alexandre et lui ! »

Ces paroles prononcées devant deux de ses généraux, étaient écoutées avec ce silence commandé par un ancien respect, auquel se joignait déjà celui qu'on devait au malheur. Mais le duc de Vicence, trop impatient peut-être, s'irrita : il fit un geste de colère et d'incrédulité, et rompit, en se retirant brusquement, ce pénible entretien.

De Gjatz l'Empereur gagna Viazma en deux marches. Il y séjourna pour attendre le prince Eugène et Davout, et pour observer le chemin de Medyn et d'Iouknow, qui débouche en cet endroit sur la grande route de Smolensk ; c'était ce chemin de traverse qui, de Malo-Iaroslavetz, devait amener l'armée russe sur son passage. Mais le 1<sup>er</sup> novembre, après trente-six heures d'attente, Napoléon n'en avait aperçu aucun avant-coureur. Il partit, flottant entre l'espoir que Kutusof s'était endormi et la

crainte que le Russe n'eût laissé Viazma à sa droite, et ne fût allé lui couper la retraite à deux marches plus loin, vers Dorogobouje. Toutefois il laissa Ney à Viazma, pour recueillir le premier le quatrième corps, et relever, à l'arrière-garde, Davout qu'il jugeait fatigué.

Ils se plaignit de la lenteur de celui-ci : il lui reprochait d'être encore à cinq marches derrière lui, quand il n'aurait dû être attarde que de trois journées ; il jugeait le génie de ce maréchal trop méthodique pour diriger convenablement une marche si irrégulière.

Mais la route était, à chaque instant, traversée par des fonds marécageux. Une pente de verglas y entraînait les voitures ; elles s'y enfonçaient : pour les en retirer, il fallait gravir contre la rampe opposée, sur un chemin de glace, où les pieds des chevaux, couverts d'un fer usé et poli, ne pouvaient pas mordre ; à tout moment eux et leurs conducteurs tombaient épuisés les uns sur les autres. Aussitôt les soldats affamés se jetaient sur ces chevaux abattus, et les dépeçaient ; puis sur des feux faits des débris de leurs voitures, ils grillaient ces chairs toutes sanglantes, et les dévoraient.

Cependant les artilleurs, troupe d'élite, et leurs officiers, tous sortis de la première école du monde, écartaient ces malheureux, et couraient dételier leurs propres calèches et leurs fourgons, qu'ils abandonnaient pour sauver les canons. Ils y attelaient leurs chevaux ; ils s'y attelaient eux-mêmes. Les cosa-

ques, qui voyaient de loin ce désastre, n'osaient en approcher ; mais, avec leurs pièces légères portées sur des traîneaux, ils jetaient des boulets dans tout ce désordre et l'augmentaient.

Le premier corps avait déjà perdu dix mille hommes. Néanmoins, à force de peines et de sacrifices, le vice-roi et le prince d'Eckmühl étaient arrivés, le 2 novembre, à deux lieues de Viazma. Pendant le calme trompeur de cette nuit, l'avant-garde russe arrivait de Malo-Iaroslavetz, où notre retraite avait fait cesser la sienne ; elle côtoyait les deux corps français et celui de Poniatowski, dépassait leurs bivouacs, et disposait ses colonnes d'attaque contre le flanc gauche de la route, dans l'intervalle de deux lieues qu'avaient laissé Davout et Eugène entre eux et Viazma.

Miloradowitch, celui qu'on appelait le *Murat russe*, commandait cette avant-garde. C'était, selon ses compatriotes, un guerrier infatigable, avantageux, impétueux comme ce roi-soldat, d'une stature aussi remarquable, et, comme lui, favorisé de la fortune. Jamais on ne le vit blessé, quoiqu'une foule d'officiers et de soldats eussent été tués autour de lui, et plusieurs chevaux sous lui. Il méprisait les principes de la guerre ; il mettait même de l'art à ne pas suivre les règles de cet art, prétendant surprendre l'ennemi par des coups inattendus, car il est prompt à se décider ; il dédaigne de rien préparer, attendant conseil des lieux et des circonstances, et ne se conduisant que par inspirations

subites ; du reste, général sur le champ de bataille seulement, sans prévoyance d'administration d'aucun genre, ou privée ou publique, dissipateur cité, et, ce qui est rare, probe et prodigue.

C'était ce général, avec Platof et vingt mille hommes, qu'on allait avoir à combattre.

Le 3 novembre, le prince Eugène s'acheminait vers Viazma, où ses équipages et son artillerie le précédaient, quand les premières lueurs du jour lui montrèrent à la fois : sa retraite menacée, à sa gauche, par une armée ; derrière lui, son arrière-garde coupée ; à sa droite, la plaine couverte de traîneurs et de chariots épars, fuyant sous les lances ennemies. En même temps, vers Viazma, il entend le maréchal Ney, qui devait le secourir, combattre pour sa propre conservation.

Ce prince n'était point de ces généraux nés de la faveur, pour qui tout est imprévu et cause d'étonnement, faute d'expérience. Il envisage aussitôt et le mal et le remède. Il s'arrête, fait volte-face, déploie ses divisions à droite du grand chemin, et contient dans la plaine les colonnes russes qui cherchaient à lui faire perdre cette route. Déjà même leurs premières troupes, en débordant la droite des Italiens, s'en étaient emparées sur un point, et elles s'y maintenaient, quand Ney lança de Viazma un de ses régiments, qui les attaqua par derrière, et leur fit lâcher prise.

En même temps Compans, général de Davout, joint sa division à l'arrière-garde italienne ; ils se

font jour, et pendant que, réunis au vice-roi, ils combattent, Davout avec sa colonne s'écoule rapidement derrière eux par le côté gauche du grand chemin ; puis, le traversant aussitôt qu'il les a dépassés, il réclame son rang de bataille, prend l'aile droite, et se trouve entre Viazma et les Russes. Le prince Eugène lui cède ce terrain qu'il a défendu, et passe de l'autre côté de la route. Alors l'ennemi commence à s'étendre devant eux, et cherche à déborder leurs ailes.

Par le succès de cette première manœuvre, les deux corps français et italien n'avaient pas conquis le droit de continuer leur retraite, mais seulement la possibilité de la défendre. Ils comptaient encore trente mille hommes ; mais dans le premier corps, celui de Davout, il y avait du désordre ; cette manœuvre précipitée, cette surprise, tant de misère, et surtout l'exemple fatal d'une foule de cavaliers démontés, sans armes, et courant çà et là tout égarés de frayeur, le désorganisaient.

Ce spectacle encouragea l'ennemi : il crut à une déroute. Son artillerie, supérieure en nombre, manœuvrait au galop ; elle prenait en écharpe et en flanc nos lignes qu'elle abattait, quand les canons français, déjà à Viazma et qu'on faisait revenir en hâte, se traînaient avec peine. Cependant Davout et ses généraux avaient encore autour d'eux leurs plus fermes soldats. On voyait plusieurs de ces chefs, blessés depuis la Moskowa, l'un le bras en écharpe, l'autre la tête enveloppée de linges, sou-

tenir les meilleurs, retenir les plus ébranlés, s'élançer sur les batteries ennemies, les faire reculer, se saisir même de trois de leurs pièces, enfin étonner à la fois les ennemis et leurs fuyards, et combattre l'exemple du mal par un noble exemple.

Alors Miloradowitch, sentant sa proie lui échapper, demanda du secours ; et ce fut encore Wilson, qui se trouvait partout où il pouvait le plus nuire à la France, qui courut appeler Kutusof. Il trouva le vieux maréchal se reposant avec son armée au bruit du combat. L'ardent Wilson, pressant comme la circonstance, l'excite vainement ; il ne peut l'émouvoir. Transporté d'indignation, il l'appelle *traître* ; il lui déclare qu'à l'instant même un de ses Anglais va courir à Pétersbourg dénoncer sa trahison à son empereur et à ses alliés.

Cette menace n'ébranla point Kutusof : il s'obstina dans son inaction ; soit qu'aux glaces de l'âge se fussent jointes celles de l'hiver, et que, dans son corps tout cassé, son esprit se trouvât affaîssé sous le poids de tant de ruines ; soit que, par un autre effet de la vieillesse, on devienne prudent quand on n'a presque plus rien à risquer, et temporisateur quand on n'a plus de temps à perdre. Il parut encore croire, comme à Malo-Iaroslavetz, que l'hiver moscovite pouvait seul abattre Napoléon ; que ce génie, vainqueur des hommes, n'était pas encore assez vaincu par la nature ; qu'il fallait laisser au climat l'honneur de cette victoire, et au ciel russe sa vengeance.

Miloradowitch, réduit à lui-même, s'efforçait alors de rompre le corps de bataille français ; mais ses feux y pouvaient seuls pénétrer ; ils y firent d'affreux ravages. Eugène et Davout s'affaiblissaient ; et comme ils entendaient un autre combat en arrière de leur droite, ils crurent que c'était tout le reste de l'armée russe qui arrivait sur Viazma par le chemin d'Iuknof, dont Ney défendait le débouché.

Ce n'était qu'une avant-garde ; mais le bruit de cette bataille en arrière de leur bataille, et menaçant leur retraite, les inquiéta. Le combat durait déjà depuis sept heures ; les bagages devaient être écoulés, la nuit s'approchait, les généraux français commencèrent donc à se retirer.

Ce mouvement rétrograde accrut l'ardeur de l'ennemi, et, sans un mémorable effort des 25<sup>e</sup>, 57<sup>e</sup> et 85<sup>e</sup> régiments, et la protection d'un ravin, le corps de Davout eût été enfoncé, tourné par sa droite, et détruit. Le prince Eugène, moins vivement attaqué, put effectuer plus rapidement sa retraite au travers de Viazma ; mais les Russes l'y suivirent : ils avaient pénétré dans cette ville, lorsque Davout, poussé par vingt mille hommes, et écrasé par quatre-vingts pièces de canon, voulut y passer à son tour.

La division Morand s'engagea la première dans la ville ; elle marchait avec confiance, croyant le combat fini, quand les Russes, que cachaient les sinuosités des rues, tombèrent tout à coup sur elle. La surprise fut complète, et le désordre grand ;

toutefois Morand rallia, raffermis les siens, rétablit le combat, et se fit jour.

Ce fut Compans qui termina tout. Il fermait la marche avec sa division. Se sentant serré de trop près par les plus braves troupes de Miloradowitch il se retourna, courut lui-même sur les plus acharnés, les culbuta, et, s'étant fait ainsi respecter, il acheva tranquillement sa retraite. Ce combat fut glorieux pour chacun, et son résultat fâcheux pour tous : l'ordre et l'ensemble y manquèrent. Il y aurait eu assez de soldats pour vaincre, s'il n'y avait pas eu trop de chefs. Ce ne fut que vers deux heures que ceux-ci se réunirent pour concerter leurs manœuvres ; encore furent-elles exécutées sans accord.

Lorsqu'enfin la rivière, la ville de Viazma, la nuit, une fatigue mutuelle, et le maréchal Ney, eurent séparé de l'ennemi, le péril étant ajourné et les bivouacs établis, on se compta. Plusieurs canons brisés, des bagages et quatre mille morts ou blessés manquaient. Beaucoup de soldats s'étaient dispersés. On avait sauvé l'honneur ; mais il y avait dans les rangs des vides immenses. Il fallut tout resserrer, tout réduire, pour mettre quelque ensemble dans ce qui restait. Chaque régiment formait à peine un bataillon, chaque bataillon un peloton. Les soldats n'avaient plus leurs places, leurs compagnons et leurs chefs accoutumés.

Cette triste réorganisation se fit à la lueur de l'incendie de Viazma, et au bruit successif des coups

de canon de Ney et de Miloradowitch, dont les retentissements se prolongeaient au travers de la double obscurité de la nuit et des forêts. Plusieurs fois ces restes de braves soldats se crurent attaqués, et se trainèrent à leurs armes. Le lendemain, quand ils reprirent leurs rangs, ils s'étonnèrent de leur petit nombre.

Toutefois l'exemple des chefs et l'espoir de retrouver tout à Smolensk, soutenaient les courages, et surtout l'aspect d'un soleil brillant encore de cette source universelle d'espoir et de vie, qui semblait contredire et désavouer tous les spectacles de désespoir et de mort dont nous étions déjà environnés.

Mais le 6 novembre le ciel se déclare. Son azur disparaît. L'armée marche enveloppée de vapeurs froides. Ces vapeurs s'épaississent : bientôt c'est un nuage immense qui s'abaisse et fond sur elle en gros flocons de neige. Il semble que le ciel descende et se joigne à cette terre et à ces peuples ennemis pour achever notre perte ! Tout alors est confondu et méconnaissable : les objets changent d'aspect ; on marche sans savoir où l'on est, sans apercevoir son but ; tout devient obstacle. Pendant que le soldat s'efforce pour se faire jour au travers de ces tourbillons de vents et de frimas, les flocons de neige, poussés par la tempête, s'amoncellent et s'arrêtent dans toutes les cavités : leur surface cache des profondeurs inconnues qui s'ouvrent perfidement sous nos pas. Là le soldat s'engouffre, et les

plus faibles s'abandonnant, y restent ensevelis.

Ceux qui suivent se détournent, mais la tourmente leur fouette au visage la neige du ciel et celle qu'elle enlève à la terre ; elle semble vouloir avec acharnement s'opposer à leur marche. L'hiver moscovite, sous cette nouvelle forme, les attaque de toutes parts : il pénètre au travers de leurs légers vêtements et de leur chaussure déchirée. Leurs habits mouillés se gèlent sur eux ; cette enveloppe de glace saisit leurs corps et roidit tous leurs membres ; un vent aigre et violent coupe leur respiration ; il s'en empare au moment où ils l'exhalent, et en forme des glaçons qui pendent par leur barbe autour de leur bouche.

Les malheureux se traînent encore en grelottant, jusqu'à ce que la neige, qui s'attache sous leurs pieds en forme de pierre, quelques débris, une branche, ou le corps de l'un de leurs compagnons, les fasse trébucher et tomber. Là ils gémissent en vain ; bientôt la neige les couvre ; de légères éminences les font reconnaître : voilà leur sépulture ! La route est toute parsemée de ces ondulations, comme un champ funéraire ; les plus intrépides ou les plus indifférents s'affectent ; ils passent rapidement en détournant leurs regards. Mais devant eux, autour d'eux, tout est neige : leur vue se perd dans cette immense et triste uniformité ; l'imagination s'étonne : c'est comme un grand linceul dont la nature enveloppe l'armée ! Les seuls objets qui s'en détachent, ce sont de sombres sapins, des arbres de tombeaux,

avec leur funèbre verdure, et la gigantesque immobilité de leurs noires tiges, et leur grande tristesse qui complète cet aspect désolé d'un deuil général, d'une nature sauvage, et d'une armée mourante au milieu d'une nature morte

Tout, jusqu'à leurs armes, encore offensives à Malo-Iaroslavetz, mais, depuis, seulement défensives, se tourna alors contre eux-mêmes. Elles parurent à leurs bras engourdis un poids insupportable. Dans les chutes fréquentes qu'ils faisaient, elles s'échappaient de leurs mains, elles se brisaient, ou se perdaient dans la neige. S'ils se relevaient, c'était sans elles, car ils ne les jetèrent point, la faim et le froid les leur arrachèrent. Les doigts de beaucoup d'autres gelèrent sur le fusil qu'ils tenaient encore, et qui leur ôtait le mouvement nécessaire pour y entretenir un reste de chaleur et de vie.

Bientôt l'on rencontra une foule d'hommes de tous les corps, tantôt isolés, tantôt par troupes. Ils n'avaient point déserté lâchement leurs drapeaux : c'était le froid, l'inanition qui les avait détachés de leurs colonnes. Dans cette lutte générale et individuelle, ils s'étaient séparés les uns des autres, et les voilà désarmés, vaincus, sans défense, sans chefs, n'obéissant qu'à l'instinct pressant de leur conservation.

La plupart, attirés par la vue de quelques sentiers latéraux, se dispersent dans les champs avec l'espoir d'y trouver du pain et un abri pour la nuit qui

s'approche ; mais dans leur premier passage tout a été dévasté sur une largeur de sept ou huit lieues ; ils ne rencontrent que des cosaques et une population armée qui les entourent, les blessent, les dépouillent, et les laissent, avec des rires féroces, expirer tout nus sur la neige ! Ces peuples, soulevés par Alexandre et Kutusof, et qui ne surent pas alors, comme depuis, venger noblement une patrie qu'ils n'avaient pas pu défendre, côtoient l'armée sur ses deux flancs, à la faveur des bois. Tous ceux qu'ils n'ont point achevés avec leurs piques et leurs haches, ils les ramènent sur la fatale et dévorante grande route.

La nuit arrive alors, une nuit de seize heures ! Mais, sur cette neige qui couvre tout, on ne sait où s'arrêter, où s'asseoir, où se reposer, où trouver quelque racine pour se nourrir, et des bois secs pour allumer les feux ! Cependant la fatigue, l'obscurité, des ordres répétés, arrêtent ceux que leurs forces morales et physiques et les efforts des chefs ont maintenus ensemble. On cherche à s'établir ; mais la tempête toujours active disperse les premiers apprêts des bivouacs. Les sapins, tout chargés de frimas, résistent obstinément aux flammes ; leur neige, celle du ciel, dont les flocons se succèdent avec acharnement, celle de la terre, qui se fond sous les efforts des soldats et par l'effet des premiers feux, éteignent ces feux, les forces et les courages.

Lorsqu'enfin la flamme l'emportant s'éleva, autour d'elle les officiers et les soldats apprêtèrent

leurs tristes repas : c'étaient des lambeaux maigres et sanglants de chair arrachés à des chevaux abattus, et, pour bien peu, quelques cuillerées de farine de seigle délayée dans de l'eau de neige. Le lendemain, des rangées circulaires de soldats étendus roides morts marquèrent les bivouacs ; les alentours étaient jonchés des corps de plusieurs milliers de chevaux

Depuis ce jour, on commença à moins compter les uns sur les autres. Dans cette armée vive, susceptible de toutes les impressions, et raisonneuse par une civilisation avancée, le désordre se mit vite ; le découragement et l'indiscipline se communiquèrent promptement, l'imagination allant sans mesure dans le mal comme dans le bien. Dès lors, à chaque bivouac, à tous les mauvais passages, à tout instant, il se détacha des troupes encore organisées quelque portion qui tomba dans le désordre. Il y en eut pourtant qui résistèrent à cette grande contagion d'indiscipline et de découragement : ce furent les officiers, les sous-officiers et des soldats tenaces. Ceux-là furent des hommes extraordinaires : ils s'encourageaient en répétant le nom de Smolensk dont ils se sentaient approcher, et où tout leur avait été promis.

Ce fut ainsi que, depuis ce déluge de neige et le redoublement de froid qu'il annonçait, chacun, chef comme soldat, conserva ou perdit sa force d'esprit, suivant son caractère, son âge, et son tempérament. Celui de nos chefs que jusque-là on avait

vu le plus rigoureux pour le maintien de la discipline, ne se trouva plus l'homme de la circonstance. Jeté hors de toutes ses idées arrêtées de régularité, d'ordre et de méthode, il fut saisi de désespoir à la vue d'un désordre si général, et jugeant avant les autres tout perdu, il se sentit lui-même prêt à tout abandonner.

De Gjatz à Mikalewska, village entre Dorogobouje et Smolensk, il n'arriva rien de remarquable dans la colonne impériale, si ce n'est qu'il fallut jeter dans le lac de Semlewo les dépouilles de Moscou : des canons, des armures gothiques, ornements du Kremlin, et la croix du grand Yvan y furent noyés. Trophées, gloire, tous ces biens auxquels nous avons tout sacrifié, devenaient à charge ; il ne s'agissait plus d'embellir, d'orner sa vie, mais de la sauver. Dans ce grand naufrage, l'armée, comme un grand vaisseau battu par la plus horrible des tempêtes, jetait, sans hésiter, à cette mer de neige et de glace, tout ce qui pouvait appesantir ou retarder sa marche !

Le 3 et le 4 novembre Napoléon avait séjourné à Slawkowo. Ce repos et la honte de paraître fuir enflammèrent son imagination. On l'entendit dicter des ordres, d'après lesquels son arrière-garde, paraissant reculer en désordre, devait attirer les Russes dans une embuscade où lui-même les attendrait ; mais ce vain projet s'évanouit avec la préoccupation qui l'avait enfanté. Le 5 il avait couché à Dorobouje. Il y trouva les moulins à bras com-

mandés pour l'expédition ; on en fit une tardive et bien inutile distribution ; les cantonnements de Smolensk furent alors projetés.

Ce fut le lendemain, à la hauteur de Mikalewska, et le 6 novembre, à l'instant où ces nuées chargées de frimas crevaient sur nos têtes, que l'on vit le comte Daru accourir, et un cercle de vedettes se former autour de lui et de l'Empereur.

Une estafette, la première qui, depuis dix jours, avait pu pénétrer jusqu'à nous, venait d'apporter la nouvelle de cette étrange conjuration (1) tramée, dans Paris même, par un général obscur, et au fond d'une prison. Il n'avait eu d'autres complices que la fausse nouvelle de notre destruction, et de faux ordres à quelques troupes d'arrêter le ministre, le préfet de police et le commandant de Paris. Tout avait réussi par l'impulsion d'un premier mouvement, par l'ignorance et par l'étonnement général ; mais aussi, dès le premier bruit qui s'en était répandu, un ordre avait suffi pour rejeter dans les fers le chef avec ses complices ou ses dupes.

L'Empereur apprenait à la fois leur crime et leur supplice. Ceux qui de loin cherchaient à lire sur ses traits ce qu'ils devaient penser, n'y virent rien ; il se concentra, ses premières et seules paroles à Daru furent : « Eh bien ! si nous étions restés à Moscou ! » Puis il se hâta d'entrer dans une maison

(1) La conspiration Malet.

palissadée qui avait servi de poste de correspondance.

Dès qu'il fut seul avec ses officiers les plus dévoués, toutes ses émotions éclatèrent à la fois par des exclamations d'étonnement, d'humiliation et de colère ! Quelques instants après il fit venir plusieurs autres militaires pour remarquer l'effet que produisait une si étrange nouvelle. Il vit une douleur inquiète, de la consternation, et la confiance dans la stabilité de son gouvernement tout ébranlée. Il put savoir qu'on s'abordait en gémissant, et en répétant qu'ainsi la grande révolution de 1789, qu'on avait crue terminée, ne l'était donc pas. Déjà vieillis par les efforts qu'on avait faits pour en sortir, fallait-il donc s'y replonger de nouveau, et rentrer encore dans la terrible carrière des bouleversements politiques ? Ainsi la guerre nous atteignait partout, et nous pourrions perdre tout à la fois.

Quelques-uns se réjouirent de cette nouvelle, dans l'espoir qu'elle hâterait le retour de l'Empereur en France, qu'elle l'y fixerait, et qu'il n'irait plus se risquer au dehors, n'étant pas sûr du dedans. Le lendemain les souffrances du moment firent cesser les conjectures. Quant à Napoléon, toutes ses pensées le précédaient encore dans Paris, et il s'avantait machinalement vers Smolensk, quand lui-même fut rappelé tout entier au lieu et au moment présent par l'arrivée d'un aide de camp de Ney.

Depuis Viazma ce maréchal avait commencé

à soutenir cette retraite, mortelle pour tant d'autres, et pour lui immortelle ! Jusqu'à Dorogobouje, elle n'avait été inquiétée que par quelques bandes de cosaques, insectes importuns, qu'attiraient nos mourants et nos voitures abandonnées, fuyant partout où l'on portait la main, mais fatiguant par leur retour continu.

Ce n'était point le sujet du message de Ney. En approchant de Dorogobouje, il avait rencontré les traces du désordre dans lequel étaient tombés les corps qui le précédaient ; il n'avait pu les effacer. Jusque-là il s'était résigné à laisser à l'ennemi des bagages ; mais il avait rougi de honte à la vue des premiers canons abandonnés devant Dorogobouje.

Ce maréchal s'y était arrêté. Là, après une nuit horrible, où la neige, le vent et la famine avaient chassé des feux la plupart de ses soldats, l'aurore, qu'on attend toujours si impatiemment au bivouac, avait amené la tempête, l'ennemi, et le spectacle d'une défection presque générale. En vain lui-même venait de combattre à la tête de ce qui lui restait de soldats et d'officiers ; il se voyait obligé de reculer précipitamment jusque derrière le Dnieper : « c'est de quoi il faisait avertir l'Empereur. »

Il voulait qu'il sût tout. Son aide de camp, le colonel Dalbignac, devait lui dire : « Que, dès « Malo-Iaroslavetz, le premier mouvement de « retraite, pour des soldats qui n'avaient jamais « reculé, avait décontenancé l'armée ; que l'affaire « de Viazma l'avait ébranlé ; et qu'enfin ce déluge

« de neige, et le redoublement de froid qu'il annon-  
« çait, en achevait la désorganisation !

« Qu'une multitude d'officiers ayant tout perdu,  
« pelotons, bataillons, régiments, divisions même,  
« s'ajoutaient aux masses errantes. On les voyait  
« par troupes de généraux, de colonels, et d'offi-  
« ciers de tous grades, mêlés avec des soldats, et  
« marchant à l'aventure, tantôt avec une colonne,  
« tantôt avec une autre ; que, l'ordre ne pouvant  
« exister devant le désordre, cet exemple entraî-  
« nait jusqu'à ces vieux cadres de régiments qui  
« avaient traversé toute la guerre de la révolution !

« Qu'on entendait dans les rangs les meilleurs  
« soldats se demander pourquoi c'était à eux seuls  
« à combattre pour assurer la fuite des autres ; et  
« comment on croyait les encourager, quand ils  
« entendaient les cris de désespoir qui partaient des  
« bois voisins, où les grands convois de leurs bles-  
« sés, inutilement traînés depuis Moscou, venaient  
« d'être abandonnés. Voilà donc le sort qui les  
« attendait ! Qu'avaient-ils à gagner autour du  
« drapeau ? Pendant le jour c'étaient des travaux,  
« des combats continuels, et la nuit, la famine ;  
« jamais d'abris, des bivouacs encore plus meur-  
« triers que les combats : la faim et le froid en re-  
« poussaient le sommeil, ou si la fatigue l'empor-  
« tait un instant, le repos, qui devait refaire, ache-  
« vait. Enfin l'aigle ne protégeait plus, il tuait !

« Pourquoi donc s'obstiner autour de lui, pour  
« succomber par bataillon, par masse ? Il valait

« mieux se disperser ; et puisqu'il n'y avait plus  
« qu'à fuir, disputer de vitesse ; alors ce ne seraient  
« plus les meilleurs qui succomberaient ; derrière  
« eux les lâches ne dévoreraient plus les restes de  
« la grande route ! » Enfin, l'aide de camp devait  
dévoiler à l'Empereur toute l'horreur de sa situa-  
tion. Ney en rejetait la responsabilité.

Mais Napoléon en voyait assez autour de lui pour  
juger du reste. Les fuyards le dépassaient ; il sen-  
tait qu'il n'y avait plus qu'à sacrifier successive-  
ment l'armée, partie par partie, en commençant  
par les extrémités, pour en sauver la tête. Quand  
donc l'aide de camp voulut commencer, il l'inter-  
rompit brusquement par ces mots : « Colonel, je  
ne vous demande pas ces détails ! » Celui-ci se tut,  
comprenant que, dans ce désastre, désormais irrémé-  
diable, et où il fallait à chacun toute sa force,  
l'Empereur craignait des plaintes qui ne pouvaient  
qu'affaiblir celui qui s'y laissait aller et celui qui  
les entendait.

Il remarqua l'attitude de Napoléon, celle qu'il  
conserva pendant toute cette retraite : elle était  
grave, silencieuse et résignée ; souffrant moins de  
corps que les autres, mais bien plus d'esprit, et  
acceptant son malheur.

En ce moment le général Charpentier lui envoyait  
de Smolensk un convoi de vivres. Bessières voulut  
s'en emparer ; mais l'Empereur les fit passer sur-  
le-champ au prince de la Moskowa, en disant :  
« Que c'était à ceux qui se battaient à manger

« avant les autres ! » En même temps il envoya recommander à Ney « de se défendre assez pour lui « donner quelque séjour à Smolensk, où l'armée « mangerait, reposerait, et se réorganiserait. »

Mais si cet espoir soutint les uns dans leur devoir, beaucoup d'autres abandonnèrent tout pour courir vers ce terme promis à leurs souffrances. Pour Ney, il vit qu'il fallait une victime, et qu'il était désigné ; il se dévoua, acceptant tout entier un danger grand comme son courage ! Dès lors il n'attache plus son honneur à des bagages, ni même à des canons, que l'hiver seul lui arrache. Un premier repli du Borysthène en arrête et retient une partie au pied de ses rampes de glace ; il les sacrifie sans hésiter, passe cet obstacle, se retourne, et force le fleuve ennemi qui traversait la route à lui servir de défense.

Toutefois les Russes s'avançaient à la faveur d'un bois et de nos voitures abandonnées ; de là, ils fusillaient les soldats de Ney ; la moitié de ceux-ci, dont les armes glacées gèlent les mains engourdis, se découragent : ils lâchent prise, s'autorisant de leur faiblesse de la veille, fuyant parce qu'ils avaient fui ; ce qu'avant ils auraient regardé comme impossible. Mais Ney se jette au milieu d'eux, arrache une de leurs armes, et les ramène au feu, que lui-même recommence, exposant sa vie en soldat, le fusil à la main, comme lorsqu'il n'était ni époux, ni père, ni riche, ni puissant et considéré ; enfin, comme s'il

avait encore tout à gagner, quand il avait tout à perdre ! En même temps qu'il redevint soldat, il resta général : il s'aida du terrain, s'appuya d'une hauteur, se couvrit d'une maison palissadée. Ses généraux et ses colonels, parmi lesquels lui-même remarqua Fezensac, le secondèrent vigoureusement, et l'ennemi, qui s'attendait à poursuivre, recula !

Par cette action, Ney donna vingt-quatre heures de répit à l'armée ; elle en profita pour s'écouler vers Smolensk. Le lendemain, et tous les jours suivants, ce fut un même héroïsme : de Viazma à Smolensk il combattit dix jours entiers !

Le 13 novembre il touchait à cette ville, où il ne devait entrer que le lendemain, et faisait volte-face pour maintenir l'ennemi, quand tout à coup les hauteurs, auxquelles il voulait appuyer sa gauche se couvrirent d'une foule de fuyards. Dans leur effarement ces malheureux se précipitaient et roulaient jusqu'à lui sur la neige glacée qu'ils teignaient de leur sang. Une bande de cosaques, qu'on vit bientôt au milieu d'eux, fit comprendre la cause de ce désordre. Le maréchal, étonné, ayant fait dissiper cette nuée d'ennemis, aperçut derrière elle l'armée d'Italie, revenant sans bagages, sans canons, toute dépouillée.

Platof l'avait tenue comme assiégée depuis Dorogobouje. Le prince Eugène avait quitté la grande route près de cette ville, et repris, pour se diriger sur Vitepsk, celle qui, deux mois avant, l'avait

amené de Smolensk ; mais alors le Wop, qu'il traversa, n'était qu'un ruisseau ; on l'avait à peine remarqué : on y retrouva une rivière. Elle coulait sur un lit de fange que resserrèrent deux rives escarpées. Il fallut trancher ses berges roides et glacées, et donner l'ordre de démolir, pendant la nuit, les maisons voisines pour en construire un pont. Le vice-roi, plus estimé que craint, ne fut point obéi. Les pontonniers se rebutèrent, et, quand le jour reparut avec les cosaques, le pont, deux fois rompu, était abandonné.

Cinq ou six mille soldats, encore en ordre, deux fois autant d'hommes débandés, de malades et de blessés, plus de cent canons, leurs caissons, et une multitude d'équipages, bordaient l'obstacle. Ils couvraient une lieue de terrain. On tenta un gué à travers les glaçons que charriait le torrent. Les premiers canons qui se présentèrent atteignirent l'autre rive ; mais, de moment en moment, l'eau s'élevait en même temps que le gué se creusait sous les roues et sous les efforts des chevaux : un chariot s'engrava d'autres s'y ajoutèrent, et tout fut arrêté.

Cependant, le jour s'avancait ; on s'épuisait en efforts inutiles ; la faim, le froid et les cosaques devenaient pressants, et le vice-roi se vit enfin réduit à ordonner l'abandon de son artillerie et de tous ses bagages. Ce fut alors un spectacle de désolation. Les possesseurs de ces biens eurent à peine le temps de s'en séparer : pendant qu'ils choisissent leurs effets les plus indispensables et qu'ils en chargent

des chevaux, une foule de soldats accourt ; c'est surtout sur les voitures de luxe qu'ils se précipitent : ils brisent, ils enfoncent tout, se vengeant de leur misère sur ces richesses, de leurs privations sur ces jouissances, et les enlevant aux cosaques qui les regardaient de loin.

C'était aux vivres que la plupart en voulaient. Ils écartaient et rejetaient, pour quelques poignées de farine, les vêtements brodés, des tableaux, des ornements de toute espèce, et des bronzes dorés. Le soir ce fut un singulier aspect que celui de ces richesses de Paris et de Moscou, de ce luxe de deux des plus grandes villes du monde, gisant épars et dédaigné sur une neige sauvage et déserte !

En même temps la plupart des artilleurs, désespérés, enclouent leurs pièces, et dispersent leur poudre. D'autres en établissent une traînée qu'ils poussent jusque sous des caissons arrêtés au loin, en arrière de nos bagages. Ils attendent que les cosaques les plus avides soient accourus, et, quand ils les voient en grand nombre, tous acharnés au pillage, ils jettent la flamme d'un bivouac sur cette poudre. Le feu court, et dans l'instant il atteint son but : les caissons sautent, les obus éclatent, et ceux des cosaques qui ne sont pas détruits se dispersent épouvantés !

Quelques centaines d'hommes, qu'on appelait encore la 14<sup>e</sup> division, furent opposés à ces hordes, et suffirent pour les contenir hors de portée jusqu'au lendemain. Tout le reste, soldats, administrateurs,

femmes et enfants, malades et blessés, poussés par les boulets ennemis, se pressaient sur la rive du torrent. Mais à la vue de ses eaux grossies, de leurs glaçons massifs et tranchants et de la nécessité d'augmenter, en se plongeant dans ces flots glacés, le supplice d'un froid déjà intolérable, tous hésitèrent.

Il fallut qu'un Italien, le colonel Delfanti, s'élançât le premier. Alors les soldats s'ébranlèrent et la foule suivit. Il resta les plus faibles, les moins déterminés, ou les plus avarés. Ceux qui ne surent point rompre avec leur butin, et quitter la fortune qui les quittait, ceux-là furent surpris dans leur hésitation. Le lendemain on vit de sauvages cosaques, au milieu de tant de richesses, être encore avides des vêtements sales et déchirés de ces malheureux devenus leurs prisonniers : ils les dépouillèrent, et les réunirent ensuite en troupeaux, puis il les faisaient marcher nus, sur la neige, à grands coups du bois de leurs lances.

L'armée d'Italie, ainsi démantelée, toute pénétrée des eaux du Wop, sans vivres, sans abri, passa la nuit sur la neige, près d'un village où ses généraux voulurent en vain se loger. Leurs soldats assiégeaient ces maisons de bois. Ces malheureux fondaient en désespérés et par essaims sur chaque habitation, profitant de l'obscurité qui les empêchait de reconnaître leurs chefs et d'en être reconnus. Ils arrachaient tout, portes, fenêtres, et jusqu'à la charpente des toits, peu touchés de réduire d'autres,

quels qu'ils fussent, à bivouaquer comme eux-mêmes.

Leurs généraux les repoussaient inutilement : ils se laissaient frapper sans se plaindre, sans se révolter, mais sans s'arrêter, même ceux des gardes royale et impériale ; car, dans toute l'armée, c'était, chaque nuit, des scènes pareilles. Les malheureux restaient silencieusement et activement acharnés sur ces murs de bois, qu'ils dépeçaient de tous les côtés à la fois, et qu'après de vains efforts leurs chefs étaient obligés d'abandonner, de peur qu'ils ne s'écroulassent sur eux. C'était un singulier mélange de persévérance dans leur dessein, et de respect pour l'emportement de leurs généraux.

Le feu bien allumé, ils passèrent la nuit à se sécher au bruit des cris, des imprécations, des gémissements de ceux qui achevaient de franchir le torrent, ou qui, du haut de ses berges, roulaient et se perdaient dans ses glaçons.

C'est un fait honteux pour l'ennemi, qu'au milieu de ce désastre, et à la vue d'un si riche butin, quelques centaines d'hommes, laissés à une demi-lieue du vice-roi, et sur l'autre rive du Wap, aient arrêté, pendant vingt heures, non seulement le courage, mais aussi la cupidité des cosaques de Platof !

Peut-être l'hetman crut-il avoir assuré pour le lendemain la perte du vice-roi. En effet toutes ses mesures furent si bien prises, qu'à l'instant où l'armée d'Italie, après une marche inquiète et désordonnée, apercevait Doukhowtchina, ville encore

entière, et se hâta avec joie d'aller s'y abriter, elle en vit sortir plusieurs milliers de cosaques avec des canons, qui l'arrêtèrent tout à coup.

En même temps Platof, avec toutes ses hordes, accourut et attaqua son arrière-garde et ses deux flancs.

Plusieurs témoins disent qu'alors ce fut un tumulte, un désordre complet ; que les hommes débandés, les femmes, les valets, se précipitèrent les uns sur les autres, et tout au travers des rangs ; qu'enfin il y eut un instant où cette malheureuse armée ne fut plus qu'une foule informe, une vile cohue qui tourbillonnait sur elle-même ! On crut tout perdu. Mais le sang-froid du prince et les efforts des chefs sauvèrent tout. Les hommes d'élite se dégagèrent, les rangs se rétablirent. On avança en tirant quelques coups de fusil, et l'ennemi, qui avait tout pour lui, hors le courage, seul bien qui nous restât, s'ouvrit et s'écarta, s'en tenant à une vaine démonstration.

On prit sa place encore toute chaude dans cette ville, hors de laquelle il alla bivouaquer et préparer de pareilles surprises jusques aux portes de Smolensk ; car le désastre du Wop avait fait renoncer à se séparer de l'empereur. Là ces hordes s'enhardirent ; elles enveloppèrent la 14<sup>e</sup> division. Quand le prince Eugène voulut la dégager, les soldats et leurs officiers, roidis par vingt degrés d'un froid que le vent rendait déchirant, restèrent étendus sur les cendres chaudes de leurs feux. On leur montra inu-

tilement leurs compagnons environnés, l'ennemi qui s'approchait, enfin les balles et les boulets qui les atteignaient déjà : ils s'obstinèrent à ne pas se lever, protestant qu'ils aimaient mieux périr que d'avoir à supporter plus longtemps des maux aussi cruels. Les vedettes elles-mêmes avaient abandonné leurs postes. Le prince Eugène réussit cependant à sauver son arrière-garde.

C'était en revenant avec elle sur Smolensk que ses traîneurs avaient été culbutés sur les soldats de Ney. Ils leur communiquèrent leur effroi : tous se précipitèrent vers le Dnieper, et ils s'amoncelaient à l'entrée du pont sans songer à se défendre, lorsqu'une charge du 4<sup>e</sup> régiment arrêta l'ennemi.

Son colonel, le jeune Fezensac, sut ranimer ces hommes à demi perclus de froid. Là, comme dans tout ce qui est action, on vit la supériorité des sentiments de l'âme sur les sensations du corps : car toute sensation physique portait à se rebuter et à fuir, la nature le conseillait de ses cent voix les plus pressantes, et pourtant quelques mots d'honneur suffirent pour obtenir le dévouement le plus héroïque ! Les soldats du 4<sup>e</sup> régiment coururent en furieux contre l'ennemi, contre la montagne de neige et de glace dont il était maître, et contre l'ouragan du Nord, car ils avaient tout contre eux ! Ney lui-même fut obligé de les modérer.

Un reproche de leur colonel avait opéré ce changement. Ces simples soldats se dévouaient pour ne pas manquer à eux-mêmes, par cet instinct qui

veut du courage dans l'homme ; enfin par habitude et amour de la gloire ; mot bien éclatant pour une position si obscure ! Car qu'est-ce que la gloire d'un tirailleur qui périt sans témoins, qui n'est loué, blâmé ou regretté que par une escouade ? Mais le cercle de chacun lui suffit ; une petite association renferme autant de passions qu'une grande. Les proportions des corps sont différentes ; mais ils sont composés des mêmes éléments : c'est la même vie qui les anime ; et les regards d'un peloton excitent un soldat, comme ceux d'une armée enflamment un général !

Enfin l'armée a revu Smolensk ! elle a touché à ce terme tant de fois offert à ses souffrances. Les soldats se-la montrent. Là voilà cette terre promise, où sans doute leur famine va retrouver l'abondance, leur fatigue le repos ; où les bivouacs par dix-neuf degrés de froid vont être oubliés dans des maisons bien échauffées. Là ils goûteront un sommeil réparateur ; ils pourront refaire leur habillement ; là de nouvelles chaussures et des vêtements propres au climat leur seront distribués !

A cette vue le corps d'élite, quelques soldats, et les cadres ont seuls conservé leurs rangs ; le reste a couru et s'est précipité. Des milliers d'hommes, la plupart sans armes, ont couvert les deux rives escarpées du Borysthène ; ils se sont pressés en masse contre les hautes murailles et les portes de la ville ; mais leur foule désordonnée, leurs figures hâves, noircies de terre et de fumée, leurs uniformes

en lambeaux, les vêtements bizarres par lesquels ils y ont suppléé, enfin leur aspect étrange, hideux, et leur ardeur effrayante, ont épouvanté. On a cru que si l'on ne repoussait l'irruption de cette multitude enragée de faim, elle mettrait tout au pillage, et les portes lui ont été fermées !

On espérait aussi que, par cette rigueur, on forcerait à se rallier. Alors, dans les restes de cette malheureuse armée, il s'est établi une horrible lutte entre l'ordre et le désordre. C'est vainement que les uns ont prié, pleuré, conjuré, qu'ils ont menacé et cherché à ébranler les portes, qu'ils sont tombés mourants aux pieds de leurs compagnons chargés de les repousser ; ils les ont trouvés inexorables : il a fallu qu'ils attendissent l'arrivée de la première troupe, encore commandée et en ordre.

C'était la vieille et la jeune garde. Les hommes débandés n'entrèrent qu'à sa suite ; eux et les autres corps qui, depuis le 8 jusqu'au 14, arrivèrent successivement, crurent qu'on n'avait retardé leur entrée que pour donner plus de repos et de vivres à cette garde. Leurs souffrances les rendirent injustes, ils la maudirent : « Seraient-ils donc sans cesse « sacrifiés à cette classe privilégiée, à cette vaine « parure qu'on ne voyait plus la première qu'aux « revues, aux fêtes et surtout aux distributions ? « L'armée n'aurait-elle jamais que ses restes ? « Pour les obtenir, faudrait-il toujours attendre « qu'elle fût rassasiée ? » On ne pouvait que leur répondre : qu'il fallait, du moins conserver un corps

entier, et donner la préférence à celui qui, dans une dernière occasion, pourrait faire un puissant effort.

Cependant ces malheureux sont dans cette Smolensk tant désirée ; ils ont laissé les rampes du Borysthène jonchées des corps mourants des plus faibles d'entre eux ; l'impatience et plusieurs heures d'attente les ont achevés. Ils en laissent d'autres sur l'escarpement de glace qu'il leur faut surmonter pour atteindre la haute ville. Le reste court aux magasins, et là il en expire encore pendant qu'ils en assiègent les portes ; car on les a repoussés :

« Qui sont-ils ? De quel corps ? Comment les reconnaître ? Les distributeurs des vivres en sont responsables ; ils ne doivent les délivrer qu'à des officiers autorisés, et porteurs de reçus contre lesquels ils échangeront les rations qui leur sont confiées ; et ceux qui se présentent n'ont plus d'officiers, ils ne savent où sont leurs régiments ! »

Les deux tiers de l'armée sont ainsi.

Ces infortunés se répandent dans les rues, n'ayant plus d'espoir que le pillage. Mais partout des chevaux disséqués jusqu'aux os leur annoncent la famine ; partout les portes et les fenêtres des maisons, brisées et arrachées, ont servi à alimenter les bivouacs : ils n'y trouvent point d'asiles ; point de quartiers d'hiver préparés, point de bois ; les malades, les blessés, restent dans les rues, sur les charrettes qui les ont apportés. C'est encore, c'est toujours la fatale grande route passant au travers d'un vain nom ; c'est un nouveau bivouac dans de

trompeuses ruines, plus froides encore que les forêts qu'ils viennent de quitter

Alors seulement ces hommes débandés cherchent leurs drapeaux ; ils les rejoignent momentanément pour y trouver des vivres ; mais tout le pain qu'on avait pu confectionner venait d'être distribué : il n'y avait plus de biscuit, point de viande. On leur délivra de la farine de seigle, des légumes secs et de l'eau-de-vie. Il fallut des efforts inouïs pour empêcher les détachements des différents corps de s'entre-tuer aux portes des magasins ; puis, quand après de longues formalités ces misérables vivres étaient délivrés, les soldats refusaient de les porter à leurs régiments : ils se jetaient sur les sacs, en arrachaient quelques livres de farine, et s'allaient cacher pour les dévorer. Il en fut de même pour l'eau-de-vie. Le lendemain on trouva les maisons pleines de cadavres de ces infortunés.

Enfin cette funeste Smolensk, que l'armée avait crue le terme de ses souffrances, n'en marquait que les commencements ! Une immensité de douleur se déroulait devant nous : il fallait marcher encore quarante jours sous ce joug de fer ! Les uns déjà surchargés des maux présents, s'anéantirent et succombèrent devant cet effrayant avenir ; quelques autres se révoltèrent contre leur destinée : ils ne comptèrent plus que sur eux-mêmes, et résolurent de vivre à quelque prix que ce fût.

Dès lors, suivant qu'ils se trouvèrent les plus forts ou les plus faibles, ils arrachèrent violemment ou

déroberent à leurs compagnons mourants leurs subsistances, leurs vêtements, et même l'or dont ils avaient rempli leurs sacs au lieu de vivres. Puis ces misérables, que le désespoir avait poussés au brigandage, jetaient leurs armes pour sauver leur infâme butin, profitant d'une position commune, d'un nom obscur, d'un uniforme devenu méconnaissable, et de la nuit, enfin de tous les genres d'obscurités, toutes favorables à la lâcheté et au crime ! Si des écrits, déjà publiés, n'avaient pas exagéré ces horreurs, je me serais tu sur des détails si répugnants ; car ces atrocités furent rares, et l'on fit justice des plus coupables.

L'Empereur arriva, le 9 novembre, au milieu de cette scène de désolation. Il s'enferma dans l'une des maisons de la place neuve, et n'en sortit, le 14, que pour continuer sa retraite. Il comptait sur quinze jours de vivres et de fourrages pour une armée de cent mille hommes : il ne s'en trouvait pas la moitié en farine, riz et eau-de-vie ! La viande manquait. On entendit ses cris de fureur contre l'un des hommes chargés de cet approvisionnement. Le munitionnaire n'obtint la vie qu'en se traînant longtemps sur ses genoux aux pieds de Napoléon ! Peut-être les raisons qu'il donna firent-elles plus pour lui que ses supplications.

« Quand il arriva, dit-il, les bandes de traîneurs  
 « qu'en s'avançant l'armée laissa derrière elle,  
 « avaient comme enveloppé Smolensk de terreur et  
 « de destruction. On y mourait de faim comme sur

« la route. Lorsqu'un peu d'ordre avait été rétabli,  
« les juifs s'étaient d'abord offerts pour fournir les  
« vivres qui manquaient. De plus nobles motifs  
« avaient ensuite attiré les secours de quelques sei-  
« gneurs lithuaniens. Enfin la tête des longs convois  
« de vivres, rassemblés en Allemagne, avait paru.  
« C'étaient les voitures *comtoises* ; elles seules  
« avaient traversé les sables lithuaniens, encore  
« n'avaient-elles apporté que deux cents quintaux  
« de farine et de riz ; plusieurs centaines de bœufs  
« allemands et italiens étaient aussi arrivés avec  
« elles.

« Cependant l'entassement des cadavres dans les  
« maisons, les cours et les jardins, et leurs exhalai-  
« sons morbifiques, empestaient l'air. Les morts  
« tuaient les vivants. Les employés, comme beau-  
« coup de militaires, avaient été atteints : les uns  
« étaient devenus comme imbéciles ; ils pleuraient,  
« ou fixaient sur la terre un œil hagard et opiniâtre.  
« Il y en avait eu dont les cheveux s'étaient roidis,  
« dressés et tordus en cordes ; puis, au milieu d'un  
« torrent de blasphèmes, d'une horrible convulsion,  
« ou d'un rire encore plus affreux, ils étaient tom-  
« bés morts.

« En même temps il avait fallu promptement  
« abattre le plus grand nombre des bœufs amenés  
« d'Allemagne et d'Italie : ces animaux ne voulaient  
« plus ni marcher ni manger ; leurs yeux, ren-  
« foncés dans leur orbite, étaient mornes et sans  
« mouvement ; on les tuait sans qu'ils cher-

« chassent à éviter le coup. D'autres malheurs sont  
« arrivés : plusieurs convois ont été interceptés, des  
« magasins pris ; un parc de huit cents bœufs  
« vient d'être enlevé à Krasnoé. »

Cet homme ajouta, « qu'il fallait aussi avoir  
« égard à la grande quantité de détachements qui  
« avaient passé dans Smolensk ; au séjour qu'y  
« avaient fait le maréchal Victor, vingt-huit mille  
« hommes et environ quinze mille malades ; à la  
« multitude de postes et de maraudeurs, que l'in-  
« surrection et l'approche de l'ennemi avaient  
« rejetés dans la ville. Tous avaient vécu sur les  
« magasins : il avait fallu délivrer près de soixante  
« mille rations par jour ; enfin on avait poussé des  
« vivres et des troupeaux vers Moscou, jusqu'à  
« Mojaïsk, vers Kalougha, jusqu'à Elnia. »

Plusieurs de ces allégations étaient fondées. D'autres magasins étaient encore échelonnés depuis Smolensk jusqu'à Minsk et Vilna. Ces deux villes étaient, bien plus encore que Smolensk, des centres d'approvisionnement, dont les places de la Vistule formaient la première ligne. La totalité des vivres distribués dans cette étendue était incommensurable, les efforts pour les y transporter gigantesques, et le résultat presque nul : ils étaient insuffisants dans cette immensité.

Ainsi les grandes expéditions s'écrasent sous leur propre poids ! Les bornes humaines avaient été dépassées : le génie de Napoléon, en voulant s'élever au-dessus du temps, du climat et des distances,

s'était comme perdu dans l'espace ; quelque grande que fût sa mesure, il avait été au delà !

Au reste il s'emportait par besoin. Il ne s'était point fait illusion sur ce dénûment. Alexandre seul l'avait trompé. Accoutumé à triompher de tout par la terreur de son nom et par l'étonnement qu'inspiraient son audace, son armée, lui, sa fortune, il avait tout mis au hasard d'un premier mouvement d'Alexandre. C'était toujours le même homme de l'Egypte, de Marengo, d'Ulm, d'Esslingen ; c'était Fernand Cortez ; c'était le Macédonien brûlant ses vaisseaux, et surtout voulant, malgré ses soldats, s'enfoncer encore dans l'Asie inconnue ; c'était enfin César, risquant sur une barque toute sa fortune !

Cependant la surprise de Vinkowo, cette attaque inopinée de Kutusof devant Moscou, n'avaient été qu'une étincelle d'un grand incendie. Au même jour, à la même heure, toute la Russie avait repris l'offensive ! Le plan général des Russes s'était tout à coup développé. L'aspect de la carte devenait effrayant.

Le 18 octobre, à l'instant même où le canon de Kutusof avait détruit les espérances de gloire et de paix de Napoléon, Wittgenstein, à cent lieues derrière sa gauche, s'était précipité sur Polotsk ; Tchitchakof, derrière sa droite, à deux cents lieues plus loin, avait profité de sa supériorité sur Schwartzenberg ; et tous deux, l'un descendant du nord, l'autre s'élevant du sud, s'étaient efforcés de se rejoindre vers Borizof.

C'était le passage le plus difficile de notre re-

traite, et déjà ces deux armées ennemies y touchaient, quand douze marches, l'hiver, la famine, et la grande armée russe, en séparaient encore Napoléon.

Dans Smolensk on ne faisait que soupçonner le danger de Minsk; mais des officiers, présents à la perte de Polotsk, en racontaient les détails; on se pressait autour d'eux.

Depuis le combat du 18 août, celui qui fit Saint-Cyr maréchal, ce général était resté, sur la rive russe de la Düna, maître de Polotsk et d'un camp retranché en avant de ses murs. Le 19 octobre Saint-Cyr blessé avait dû battre en retraite vers Smolensk après trois glorieuses journées où quatorze mille Français luttant contre plus de cinquante mille Russes commandés par Wittgenstein et Steinheil, tuèrent ou blessèrent dix mille Russes et six généraux.

D'un côté, Polotsk, la Düna, Vitepsk étaient perdu et Wittgenstein à quatre jours de Borizof.

De l'autre, la défaite de Baraguay-d'Hilliers et l'enlèvement de la brigade Augereau ouvraient à Kutusof la route d'Elnia par laquelle Kutusof peut nous prévenir à Krasnoé comme il l'a fait à Viazma. En arrière le prince Eugène était vaincu par le Wop. En même temps à cent lieues en avant de nous Schwartzenberg annonçait à l'Empereur qu'il couvrait Varsovie, c'est-à-dire qu'il découvrait Minsk et Borizof, le magasin, la retraite de la Grande Armée. L'empereur d'Autriche semblait livrer son gendre à la Russie.